

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 32.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, l'aligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 11 AOÛT 1881

## AVIS IMPORTANT

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## CHRONIQUE AMERICAINE

NEW-YORK, 5 août 1881.

La société américaine, lorsqu'on l'examine de près à la loupe, présente des étrangetés qui semblent incroyables à première vue pour un Européen. Mais lorsqu'on a habité quelques années les États-Unis, on s'y habitue, et l'événement le plus inattendu obtient à peine de notre esprit un mouvement de curiosité.

L'histoire que je vais raconter en est une nouvelle preuve, malgré son excentricité elle a été prise sur le vif des mœurs de New-York.

C'est plus qu'un fait divers, mieux qu'une chronique, c'est la nature elle-même, comme disait Fontenelle, pris sur le fait.

J'ai donc l'honneur de vous présenter mon premier personnage—auquel, j'ose l'espérer, vous allez vous intéresser—sir Holligan, un des plus célèbres médecins de cette ville.

La science dans ses mains est plutôt une distraction qu'une profession; le vulgaire ne comprend pas toujours les singuliers remèdes dont il se sert pour guérir.

Un malade, pour lui, est un sujet qu'il étudie, interroge, ausculte avec un intérêt palpitant. Lorsque parfois la mort vient le lui voler! il en est aussi triste... que s'il avait perdu le lézard vert empaillé qui fait le plus bel ornement de son salon!

Il y a trois mois, il possédait une très belle clientèle, il était riche et honoré; aujourd'hui, nous le trouvons triste et désespéré, pâle comme la mort:

Qu'a donc ce médecin, disait l'humble malade, Quel régime suit-il? la diète ou la panade!

Ce qu'il a? Vous le demandez? Au fait, cette question est très naturelle. Je vais donc vous satisfaire.

Un confrère, un rival en médecine est venu s'établir à dix pas de sa porte. N'al-

lez pas croire que ce nouveau disciple d'Esculape soit un Diaforius à lunettes bleues, un docteur en us confit dans son codex.

Ce voisin redoutable qui empêche ce cher homme de dormir, n'est qu'une jeune fille, une *doctoresse* nouvellement diplômée.

Sa personne, il est vrai, n'a rien qui sente l'hôpital ou l'amphithéâtre, mais en revanche, quel talent dans l'art de guérir les maux de notre pauvre humanité!

Miss Elmore—c'est son nom—est la créatrice de la—médecine sympathique—nouvelle école qui va révolutionner la pharmacie et la thérapeutique!

Pour juger de sa valeur, il faut la voir à l'œuvre.

Elle a d'abord une puissance magnétique à laquelle personne ne peut résister.

Son sourire, seul, calme la fièvre. Son regard réchauffe un anémique. Sa voix d'or, qu'elle sert à petite dose, arrête, comme par enchantement, les névralgies, les rhumatismes et les crises nerveuses.

Elle attaque la maladie avec l'énergie du désespoir. Lorsqu'il s'agit de sauver un de ses semblables, rien ne l'arrête, pas même le respect humain.

En voici un exemple:

Le fils d'une des plus riches familles de la cinquième Avenue, souffrait depuis quelque temps d'une hypocondrie aussi tenace que noire.

Il était pâle comme la lune et triste comme une cargaison de bonnets de nuit.

On lui avait prodigué en vain des distractions de toutes sortes:

Les voyages l'ahurissaient, le théâtre ou la musique lui faisait enfler la rate, les actrices et les danseuses le rendaient idiot. Son cas, comme on le voit, était désespéré.

Eh! bien, qui le croirait? notre jeune *doctoresse* n'a pas mis plus d'un mois pour effacer par ses soins cette affreuse hypocondrie. Mais pour arriver à ce but désiré il lui a fallu un dévouement sans bornes.

Excursions à Saratoga, promenades en canot au clair de la lune, romances, poésies, musique administrées à petite dose... Elle n'a reculé devant rien! Dieu merci! elle n'a pas perdu son temps. Aujourd'hui il est gai comme un pinson, il est guéri radicalement, et garde le plus doux souvenir du traitement et de la jeune *doctoresse* qui lui a rendu à la fois la santé et la gaité.

\*\*\*

Mais pendant que Miss Elmore voyait sa clientèle augmenter chaque jour, celle du docteur Holligan fondait comme neige.

Il ne lui restait plus qu'un vieux podagre, trois femmes hystériques, quatre fiévreux et un aveugle!

La position n'était plus tenable.

—J'ai triomphé de la fièvre jaune, de la lèpre et de la peste, s'écriait-il, je viendrai bien à bout de cette *doctoresse* endiable. La drôlesse se tient sur ses gardes; tous les poisons du Codex ne lui peuvent rien et mes pilules encore moins.

Que faire? O grand Hippocrate! continua-t-il en s'adressant à son buste de terre cuite, inspire-moi, soutiens moi!....

Il prêta l'oreille et crut entendre ces deux mots étranges—épouse là—résonner dans le vide. C'était le diable, probablement, qui lui donnait ce conseil. Qu'importe, il résolut de le suivre.

Le lendemain il se présenta chez la *doctoresse* et lui dit:—Mademoiselle, je viens

vous consulter sur une affection du cœur que vous seule pouvez guérir—Croyant avoir affaire à un malade ordinaire, miss Elmore lui tâta le pouls.

Elle compta 120 pulsations par minute.

—Depuis combien de temps, lui dit-elle, avez-vous cette fièvre?

—Depuis le premier jour que je vous ai vue.

—Monsieur, en ce moment je n'ai pas de sexe.

—Mademoiselle, je suis votre voisin le docteur Holligan. J'ai beaucoup entendu parler de vous sans vous connaître, mais maintenant que je vous ai vue, je n'y puis résister, il faut que demain je sois votre époux.

Naturellement miss Elmore s'est fait prier, mais elle a fini par céder et maintenant ces deux rivaux forment le ménage le plus heureux du monde.

ANTHONY RALPH.

## NOS GRAVURES

Le 15 août, solennité de l'Assomption de la B. V. M.

On ne peut préciser l'époque de son institution; on n'en trouve pas de vestiges bien évidents avant le concile d'Ephèse; mais ce concile ayant assuré la glorieuse qualité de mère de Dieu à Marie, contre l'hérésie des Nestoriens, donna beaucoup d'autorité et d'étendue au culte que lui rendaient déjà les fidèles. Dès le siècle suivant, qui était le sixième de l'Eglise, on commence à distinguer la fête de l'Assomption d'avec les autres fêtes instituées à sa gloire. Bientôt elle fut solennisée en Europe, dans le vaste empire de Charlemagne, et devint ainsi une fête catholique.

Dans cette solennité, l'Eglise honore la résurrection de Marie et son assomption en corps et en âme dans le ciel: ce n'est point, il est vrai, un dogme de foi, mais une croyance catholique, évidemment manifestée dans l'hymne de la fête.

Dans la collecte même, qui est comme le sceau de sa croyance, l'Eglise réclame l'intercession de la sainte Mère de Dieu, qui subit la nécessité de la mort temporelle, mais sans que la mort ait pu retenir dans ses liens celle en qui notre Seigneur s'est incarné.

Or, la croyance de l'Eglise est fondée entre mille témoignages sur une ancienne tradition fort répandue dans l'Orient. Quelques jours avant d'appeler à lui sa divine mère, dit cette tradition, le Seigneur lui envoya l'archange Gabriel. Alors, dit saint Jérôme, on entendit dans l'endroit où elle reposait une douce harmonie, qui fut, pour les saints Apôtres, le signe que Marie les quittait. A ce moment suprême, redoublant de larmes et de prières, ils élevèrent les mains vers elle et lui dirent d'une voix unanime: O vous, qui êtes notre mère! vous nous quittez pour monter au ciel; répandez sur nous votre bénédiction, et ne nous abandonnez point; car nous sommes faibles et malheureux. Marie, tournant sur eux ses regards mourants, leur dit comme dernier adieu: Soyez bénis, mes fils, jamais je ne cesserai de penser à vous! Et bientôt les Apôtres virent le Sauveur, accompagné de ses anges, venir recevoir l'âme de sa divine mère.

Cependant un des Apôtres n'avait pu se trouver à la mort de Marie et recevoir

sa dernière bénédiction; il n'arriva que trois jours après son bienheureux trépas. Pénétré de douleur et de regret d'avoir été privé de ce bonheur, il supplia le sacré Collège d'ouvrir le tombeau de Marie, afin qu'il pût la contempler une dernière fois. On l'ouvrit en effet; mais, ô prodige! le sépulcre était vide; et des lis, symbole de pureté et de virginité, avaient poussé là où avait été couché son chaste corps, corps immaculé, corps trop saint pour rester dans la tombe, et que les anges et les archanges, les séraphins et les chérubins, emportèrent sur leurs ailes, quand la voix de Dieu l'eut réveillé de son court sommeil.

## Dévoré par un ours

On reçoit les détails suivants d'un accident horrible arrivé à un cultivateur du nom de Wilson, à sept milles de la ligne du chemin de fer "Kingston et Pembroke," Ontario.

Un ours, pris dans un piège tendu par Wilson, dans les bois, à force de se débattre, a réussi à rompre la chaîne et à traîner le piège à distance.

Le même jour, Wilson, accompagné d'un de ses enfants, partit à la recherche de quelques vaches disparues la veille.

En franchissant un tronc d'arbre tombé, il mit le pied sur le dos de l'ours qui était couché, et qui sauta sur lui aussitôt.

N'ayant aucun moyen de se défendre, l'infortuné Wilson cria à son enfant d'aller avertir ses voisins. L'enfant obéit, mais lorsqu'on arriva sur les lieux, il était malheureusement trop tard: le pauvre cultivateur avait été en partie dévoré par le furieux animal.

## COLONISATION

Un riche industriel de Québec, qui a visité récemment le comté de Beauce dans les intérêts de la colonisation, communique les renseignements suivants:

M. F. X. Julien, jeune marchand de St-Vital de Lambton, vient de signer un contrat avec une compagnie anglaise pour le défrichement de 800 acres de terres.

Ces terres se trouvent situées dans le township de Weedon, comté de Beauce, près du lac Mégantic, à trois milles du chemin de fer. Il n'est pas besoin de parler de la fécondité du sol en ces endroits. Le rév. Père Lacasse, dans son intéressant petit ouvrage, dit que les terres de la Beauce sont d'une richesse immense.

Déjà plusieurs lots ont été achetés par Anglais, des Irlandais et des Canadiens-français. Chaque lot a une étendue de cent acres, ce qui représente cent cinquante arpents.

La compagnie s'oblige à défricher, sur chacun des lots vendus, dix acres prêts à être ensemencés. De plus, la compagnie fera construire à ses frais et dépens, sur chaque lot, une bonne maison en bois solide, ayant trente pieds de front sur vingt pieds de profondeur. Les lots seront vendus à des prix relativement bas et à des conditions très raisonnables. L'acheteur pourra, sans se gêner, payer son lot à la compagnie en lui donnant un certain montant chaque année.

### Aux marins de la "Magicienne" et du "Dumont d'Urville"

20 JUILLET 1881

I

Je ne suis pas très vieux ; pourtant j'ai souve-  
Du jour où notre fleuve, après un siècle entier,  
Pour la première fois vit un vaisseau de France  
Mirer dans ses flots clairs son étendard altier.

II

Ce jour-là, de nos bords — bonheur trop éphé-  
Montait un cri de joie, immense et triomphant,  
C'était l'enfant perdu qui retrouvait sa mère ;  
C'était la mère en pleurs embrassant son enfant !

III

La France nous avait laissés grandir loin d'elle,  
Nous léguant son nom seul avec son souvenir ;  
Et le pauvre orphelin, à tous les deux fidèle,  
N'avait su dans son cœur qu'absoudre et que [bénir !

IV

Il avait tout gardé, ses antiques franchises,  
Son culte et son drapeau, sa langue et son accent ;  
Et fier il étalait ses libertés conquises  
A côté de ses droits scellés avec son sang !

V

Ce fut pour l'enfant presque un jour de délivrance ;  
L'embrassement fut long ; on pleurait à genoux ;  
Car si nous étions fiers de notre belle France,  
Notre France elle aussi pouvait l'être de nous !

VI

Elle nous l'a prouvé ; ni la *Capricieuse*  
Ni ses nobles marins n'ont revu nos clochers ;  
Mais la France depuis fut pour nous soucieuse  
Et son cœur et sa main nous ont toujours cher- [chés !

VII

Et nous, quand elle allait, au fronton de l'his-  
Inscrire avec son sang quelque éclatant succès,  
Nous sonnions triomphants nos clairons de vic [toire,  
Car c'étaient nos soldats que les soldats français !

VIII

Et puis, quand le malheur vint fondre sur ses  
Quand le noble vaisseau sombra sur un écueil ;  
La France plus que nous n'a pas versé de larmes ;  
La France mieux que nous n'a pas porté le deuil !

IX

Salut donc à vous tous, ô Français, ô nos frères,  
Nous vous serrons la main avec un doux émoi.  
Nos rives ne sont plus à la France étrangères ;  
Et qui vient de chez elle est parmi nous chez soi.

X

Nous avons avec vous un point de ressemblance :  
Au loin vous arborez votre fier pavillon ;  
Et sur tous les bords lointain chaque enfant de la  
De son puissant foyer doit être le rayon [France

XI

Vous, sur toutes les mers vous promenez sa gloire ;  
Et grâce à vous, malheur à qui la touchera !  
Nous, nous fondons ici, pour temple à sa mé-  
moir, [moir,  
Un grand peuple où son nom jamais ne périra !

XII

Allez donc le front haut, nobles fils de Duquesne !  
La paix même vous offre un champ pour vos ex- [ploits ;  
Et partout comme ici, France républicaine,  
Réparez les erreurs de la France des rois !

LOUIS FRÉCHETTE.

MM. Gravel et Thibault donnent avis au pu-  
blic, et en particulier à leur nombreuses pra-  
tiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus  
bel assortiment de Tweed Ecossois, Anglais et  
Canadien, Drap, Serge et Tricot qu'il soit pos-  
sible de trouver. Leurs prix sont des plus mo-  
dérés. Ainsi donc si vous voulez être bien ser-  
vis et acheter à bon marché pour argent comptant,  
rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587,  
rue Ste-Catherine.

N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir  
examiner notre département de Mode, nous ne  
doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'é-  
légance de nos chapeaux. Venez donc immé-  
diatement pour choisir.

Personne ne peut faire un bon ouvrage, pro-  
noncer un bon discours, bien plaider une cause,  
bien soigner un malade, écrire un article sé-  
rieux, si elle se sent indisposée, lourde et avec  
un cerveau malade, et personne ne devrait rien  
essayer quand elle est dans ce malaise, qui peut  
être guéri à si bon marché par les Amers de  
Houblon. — *Albany Times*.

### L'INCENDIE DU HUIT JUIN ET LA FRANCE

Nous reproduisons ci-dessous un article des  
plus sympathiques que vient de publier dans le  
*Monde Illustré*, de Paris, M. Foursin-Escande :

Je revenais d'un voyage sur le Saint-Laurent, ayant glané pour le *Monde Illustré* des vues et des croquis des paysages incomparables qui bordent le grand fleuve canadien. J'avais remonté un de ses affluents, le *Saguenay*, un fleuve incroyablement qui coule sans rives encaissées entre deux murailles de granit, qui souvent le surplombent et se prolongent à pic jusqu'au fond de son lit, profond de 1,500 pieds, large de trois kilomètres, à travers trente lieues de montagnes ouvertes, tranchées comme avec un sabre dans un cataclysme préhistorique ; après avoir, revenant sur le Saint-Laurent, examiné le formidable éboulement de février 1663 qui, en croulant dans le fleuve, faillit réunir l'île-aux-Coudres à la terre ferme, et admiré la hardiesse humaine, qui a bâti sur cet éboulement, flagrant comme à son lendemain, un joli village dont le nom : Les Eboulements, semble un audacieuse raillerie, — j'étais venu me reposer des cataclysmes à la Malbaie, la station à la mode dans toute l'Amérique du Nord qui a des hôtels pour vingt mille baigneurs, et qui résume en dix lieues carrées tout ce que la Suisse a de montagnes, de sapins, de précipices, de sentiers en corniche, de cascades, de lacs et de chalets ; puis, j'avais voulu encore une fois revoir ma chère baie Saint-Paul, m'inonder d'infini dans sa vallée profonde et grandiose, remplir mon âme de la vue des montagnes géantes qui l'entourent et lui forment, en se pressant autour d'elle, un cadre immense ; m'enivrer de mes souvenirs et rêver sur les bords de la jolie rivière qui serpente, pleine de saumons, au milieu de cette Chamonix inconnue en France, malgré les cinq mille paysans venus de Normandie qui y vivent ignorés, heureux et tranquilles depuis cent cinquante ans, — inconnu même au Canada, car un rideau de forêt qui borde le rivage la déroba à la vue du fleuve, et ses chemins inaccessibles, suspendus aux flancs escarpés des montagnes, la protègent contre les étrangers profanateurs.

Et, m'arrachant enfin à toutes ces beautés qui me charment toujours comme la première fois, et aux amitiés que je retrouve toujours fidèles, je m'étais rembarqué avec le regret ne pouvoir rester là toute ma vie, et la mélancolie que laisse le souvenir d'un bonheur perdu.

C'était la nuit, et j'étais resté seul sur le pont du bateau à vapeur qui me ramenait à Québec, distant de vingt lieues. Les voyageurs avaient tous gagné leurs cabines ; mais je ne me sentais aucune disposition à m'enfermer dans la mienne, et, accoudé sur le bordage, je songeais avec une tristesse indéfinissable combien cette Nouvelle France que je parcourais, ravi et ému, était ignorée de nous, Français, et je me disais que si sur les bords du Saint-Laurent deux millions de Canadiens tressaillent de patriotisme au nom de la France, le nom du Canada ne rappelle, hélas ! le plus souvent, à Paris que le refrain inepte d'une chanson de café concert. Je récapitulais encore les efforts tentés par les Canadiens pour changer cette situation, les témoignages réitérés de leur attachement et de leur affection à la France, la souscription générale se envoyée en 1870 pour nos blessés, la part éminente prise par le Canada à l'Exposition universelle de 1878, etc... lorsqu'en doublant l'île d'Orléans une lueur terrible vint m'arracher à mes rêveries.

Québec brûle, et tous ses quartiers étalés en amphithéâtre paraissent embrasés à fois.

Quelle épouvante et quel saisissement ! A plus tard les récits de promenades, les croquis de riants paysages et de villages heureux.

Québec, la vieille capitale, brûle ! La première ville fondée dans le Nouveau-Monde, la plus glorieuse, la plus belle et la plus pittoresque du continent, est consumée. Québec, le berceau de la

nation canadienne, seconde nation française ; Québec, la ville historique, la ville littéraire, la ville artiste ; Québec, la cité patriotique, la ville sainte, la gardienne du tombeau de l'héroïque général Montcalm, gardienne de nos gloires et du drapeau victorieux à Carillon ; Québec va disparaître dans cette effroyable conflagration.

Nous débarquons dans la basse-ville, abandonnée et silencieuse, non atteinte encore, et tout le monde court vers les quartiers incendiés. Tout semble fini, et le vent, portant les flammes dans la direction de la campagne, va sauver le reste de la ville et garantir le magnifique palais du Parlement et des ministères, situé non loin de là et qui est une copie fidèle de notre palais du Louvre et des Tuileries.

Mais les deux quartiers, les quartiers Saint-Jean et Montcalm, 700 maisons, une église et divers monuments sont anéantis ; quinze rues, parmi lesquelles les rues de Richelieu, d'Aiguillon, Saint-Jean, Berthelot, Claire-Fontaine, de Latourelle, etc. n'existent plus, 2,500 familles sont sans asile.

Les pertes en argent s'élèvent à quinze millions. Quatre millions seulement sont couverts par des compagnies d'assurances.

Ce malheur créé un grand devoir à la France.

Les maisons qui viennent d'être consumées se pavosaient de son drapeau aux jours de réjouissances et de fêtes nationales ; les malheureux qui errent autour de cet immense brasier, avec leurs enfants demi-nus et leurs meubles noircis, sont des Français qui ne reconnaissent pas d'autre emblème national que les couleurs tricolores.

L'Angleterre est la métropole respectée et loyalement servie ; mais la France est toujours restée la mère-patrie.

C'est donc à la France à relever ces ruines et à consoler ces douleurs.

Mais la France, ignorante et oublieuse qui ne connaît pas le Canada et qui ne sait pas que la province de Québec est, de toutes les provinces françaises, celle où il y a plus d'écoles enseignant le français, la France comprendra-t-elle que, dans l'incendie de Québec, c'est une partie d'elle-même qui a brûlé ?

La France est généreuse et toujours prête à venir en aide à toutes les infortunes, mais il faut au moins qu'elle connaisse ces infortunes.

C'est à vous de lui parler de Québec écrivains qui vous appelez : Marmier, Rambeau, de Lamotte, Onésime Réclus, Jules Claretie, Camille Doucet, qui avez couronné, au nom de l'Académie, un poète canadien ; Claudio Jannet et de Foucault, qui avez assisté l'année dernière à la Convention nationale canadienne ; c'est à vous, les amiraux Thomasset, Galibert, Peyron, de Freycinet, qui avez visité Québec avec vos escadres ; à vous messieurs Cahen d'Anvers, Thors, de Molinari, sénateur Cordier, Lucien Dion, Legru, de Lalonde, banquiers, négociants et industriels, qui êtes venus étudier les ressources naturelles de ce pays ; c'est à vous enfin, Sarah Bernhardt, Marie Colombier, qui avez écrit dans l'*Événement* des lettres d'un sentiment si juste et si délicat pendant votre séjour ici ; Victor Capoul, Aimée, Paola Marié, qui n'avez pas oublié les acclamations canadiennes ; c'est à vous tous qu'il appartient de faire appel à l'inépuisable charité française, de faire appel aux journaux, d'ouvrir des listes de souscription, de former un comité ; le comité de la reconstruction de Québec.

### ÉTAT PONTIFICAL

ROME, 13 juillet 1881.

Les dépêches vous ont déjà fait connaître les principaux incidents de l'importante démonstration à laquelle a donné lieu le transport funèbre des restes vénérés du saint pontife Pie IX, de la basilique Vaticane à celle de Saint-Laurent, hors des murs.

Je vais maintenant essayer de vous donner un récit détaillé et aussi complet que possible de cette mémorable cérémonie.

Les portes de la basilique de Saint-Pierre

ayant été préalablement fermées, une es-couade de huit sampietrini, sous la direction de l'architecte Vespignani, s'est rendue à l'*Ave-Maria*, c'est-à-dire à huit heures un quart, près de la tombe de Pie IX, devant laquelle elle a monté un échafaudage.

A huit heures trois quart, le travail de démolition de la tombe provisoire du saint pontife a commencé en présence de Mgr Théodoli, économiste de la révérende fabrique de Saint-Pierre, et on a descendu l'urne surmontée de la tiare, sur laquelle on lisait : "Pie IX, P.M." et qui cachait l'endroit où les restes vénérés du saint pontife étaient déposés.

A 8½ heures, Mgr Ricci, majordonne, Mgr Macchi, maître de chambre, Mgr Samminiatielli, grand aumônier, et Mgr Marinelli, sacriste, formant la commission spéciale chargée de représenter Notre Père le Pape Léon XIII, sont arrivés dans la basilique. Une fois l'urne descendue et l'intégrité du mur constatée par tous les nobles personnages présents, Mgr Théodoli a donné l'ordre de démolir le mur. Le travail a duré jusqu'à 9¼ heures, puis la triple caisse, du poids de 1,600 kilogrammes, a été descendue à terre au moyen de cordages enroulés autour de solides poulies. La bière en bois, qui était dans un parfait état de conservation, a été alors ouverte, laissant voir la caisse en plomb surmontée de la croix, des armoiries de la famille Mastai, de la tiare et de l'inscription suivante en relief : *Corpus — Piv IX P. M. — Vixit an. LXXV. — VIII. D. XXNI. — Eccles. a univ. pr. fut. — An XXXI. M. VIII D. XXII. — Obiit die VII Febr. — An. MDCCCLXX-VIII.*

Les quatre protonotaires apostoliques délégués ont alors vérifié l'intégrité des six sceaux en étain placés sur la bière en plomb, qui avaient été mis, deux par le cardinal Pecci, camerlingue, aujourd'hui Léon XIII, deux par le majordonne, Mgr Ricci, un par le cardinal-archiprêtre et un par le chapitre.

Les témoins de l'acte de vérification ont été le prince Lancellotti et le comte Camille Pecci, garde-noble, neveu de Sa Sainteté.

La bière ayant été placée sur un petit char à main, a été alors recouverte d'un drap en velours rouges avec galon d'or, sur lequel a été placé un coussin de la même étoffe, puis, suivie par tous les personnages présents, au chant du *Miserere*, elle a été transportée dans la chapelle des Chanoines.

Là, Mgr Folicaldi a récité les prières de l'absoute, puis le cortège s'est remis en marche vers le porte Sainte-Marthe, devant laquelle a été placée la bière, entourée de huit gros cierges allumés.

L'assistance s'est alors rangée autour d'une table recouverte d'un tapis vert, et le doyen des protonotaires apostoliques, Mgr Pericoli, a donné lecture du procès-verbal notarié, rédigé en latin, dans lequel, après avoir rappelé la mort, les funérailles et la sépulture du saint pontife, il était dit que le pape Pie IX avait disposé par testament que son corps reposât dans la basilique de Saint-Laurent.

Mgr Pericoli a lu ensuite la demande adressée au pontife régnant par les trois cardinaux exécuteurs testamentaires, pour le prier de vouloir bien permettre que les dernières volontés de Pie IX pussent être exécutées, ainsi que le consentement favorable donné par le pape. Cette lecture a été suivie de celle de l'acte capitulaire par lequel les chanoines de la basilique de Saint-Pierre députaient quatre de leurs collègues pour les représenter à l'acte de livraison des restes vénérés du saint pape qui serait fait aux Pères Capucins de Saint-Laurent, représentés par leur recteur, le Père Dominique de Moliterno.

Le procès-verbal se terminait par la description de tout ce qui s'était passé quelques moments auparavant quand la bière avait été enlevée de sa place provisoire, par la liste de toutes les personnes présentes à la cérémonie, le nom des témoins et la date du jour et de l'année. Chacun a apposé ensuite sa signature, par ordre hiérarchique, au bas de l'acte. Il était



L'Assomption, par YAN DARGENT.

alors 11 $\frac{1}{4}$  heures. Une demi-heure plus tard, la porte de Sainte-Marthe était ouverte, et la bière était placée sur un char funèbre.

Tandis que ces cérémonies et ces préparatifs avaient lieu dans la basilique de Saint-Pierre, une foule immense avait envahi les abords de la basilique, toute la place et toutes les rues par où devait passer le cortège.

A minuit précis, le convoi se mit en marche. Le char était traîné par quatre chevaux noirs, les deux premiers conduits à la Daumont. Le palefrenier et le cocher portaient la même livrée qu'avant 1870, avec un crêpe noir au bras.

Le char était entièrement recouvert d'un drap en velours de soie rouge, avec des crépines d'or et les armoiries du pontife défunt aux quatre angles, le tout surmonté d'un simple coussin égalment en velours rouge.

Huit ecclésiastiques en surplis et un cierge à la main entouraient le char, qui était suivi de plusieurs milliers de personnes, tenant en main des torches et récitant le chapelet. Venaient ensuite les voitures des prélats chargés par le Souverain Pontife et le Chapitre de présider à la cérémonie.

On ne saurait rien imaginer de plus imposant, de plus grandiose et de plus touchant que le magnifique spectacle de cet immense cortège traversant les places et les rues de Rome, au milieu d'une foule énorme, respectueuse et sympathique, tandis qu'une brillante illumination décorait toutes les fenêtres, de beaucoup desquelles on jetait des couronnes de fleurs.

Depuis le Vatican jusqu'à la place de Venise, une seule habitation était plongée dans l'obscurité et avait portes et fenêtres fermées; c'était l'ancien palais Braschi, sur la place de Pasquino et de Saint-Pantalon, qui est aujourd'hui le palais du ministère de l'intérieur. Partout ailleurs, on ne voyait que lampes, candélabres, chandeliers, bengale et même simples bougies. C'était vraiment féérique.

On comprend qu'une pareille démonstration d'amour, de fidélité et de respect n'était pas faite pour satisfaire la voyoucratie libérale; aussi, quelques sifflets et quelques cris infâmes se sont-ils fait entendre à l'entrée du Borgo et dans trois ou quatre autres endroits, couverts aussitôt par des applaudissements frénétiques des personnes du cortège et de la foule immense qui stationnait le long des rues.

Les voyous ont compris que tant qu'on serait dans la vieille et vraie Rome, le mieux qu'ils avaient à faire c'était de garder un silence prudent. Cela prouve aussi que si la police, disséminée le long des rues, avait fait son devoir et réprimé énergiquement les premiers attentats, il n'y aurait pas pu y avoir de scandale; mais elle semblait indifférente, sans ordres, et considérait ce commencement de désordre comme si cela ne la regardait aucunement.

C'est au point que certaines gens indignées ont demandé à quelques gardes s'ils étaient sourds et paralysés. Les journaux libéraux eux-mêmes sont forcés de constater cette attitude incompréhensible des agents du gouvernement. Ainsi l'*Opinion* écrit: "Nous ne parlons point des dispositions prises pour sauvegarder l'ordre. La force publique était insuffisante et mal distribuée, et le manque d'une bonne direction était trop manifeste. Jamais la théorie du *non prévenir* n'avait eu une plus large application. Nous pouvons assurer le ministre de l'intérieur que, sur ce point, cette nuit, l'opinion du public, sans distinction de parti, était unanime pour le blâmer."

Heureusement que, malgré toutes les excitations et la légitime colère qui bouillonnait dans leur cœur, les catholiques ont fait preuve, comme l'attestait un inspecteur de police lui-même, d'une patience, d'une modération et d'une réserve angéliques, se contentant de répondre aux sifflets et aux injures par des prières et des chants pieux.

Mais revenons aux faits et gestes de certaines de voyous et d'élèves de l'Université. C'est sur la place du Jésus, qu'enhardis par la déplorable indifférence des

policiers et par l'approche des nouveaux quartiers où ils n'avaient plus autant à craindre une foule indignée et sympathique, ils ont commencé à siffler avec force et à se jeter sur ceux qui formaient la queue du cortège; mais le scandale est devenu vraiment dégoûtant quand on est arrivé au sommet de la montée Ste-Catherine, dans la rue Nationale.

Les braillards se sont mis alors à siffler et à entonner l'hymne de Garibaldi en marchant sur les trottoirs déserts. Malgré cela, le cortège marchait compacte, et ce n'est que ceux qui marchaient à la queue qui étaient les victimes de ces désordres. Mais une fois sur la place de la Gare, la canaille a voulu s'approcher du char funèbre et a lancé des pierres sur les voitures qui suivaient et sur la pieuse foule du cortège.

La police s'est enfin décidée à agir et a tenté de repousser ces misérables, mais n'a pas tout à fait réussi, et le scandale et les insultes se sont continués jusqu'à St-Laurent, où il a fallu faire les sommations d'usage et procéder à de nombreuses arrestations pour permettre au cortège de pénétrer dans la basilique.

Le corps du saint pontife a fait son entrée dans le lieu de sa dernière demeure à deux heures du matin, et a été reçu par les trois cardinaux exécuteurs-testamentaires, les Révérends Pères Capucins, les membres de l'Association de la prière pour les défunts, dont Pie IX avait fait partie, et par la confrérie de l'Immaculée-Conception, dont il était le fondateur. La bière a été aussitôt descendue dans la crypte, et le cardinal Monaco, revêtu de ses habits pontificaux, a donné l'absoute. Son Eminence a célébré ensuite le saint sacrifice de la messe. Pendant ce temps, les ouvriers terminaient les derniers travaux pour enfermer la bière dans le monument funèbre.

Mgr Pericoli a donné ensuite lecture devant les trois cardinaux, les deux témoins nommés plus haut et les prélats représentants du pape et du Chapitre de Saint-Pierre, du procès-verbal, tandis que les ouvriers fermaient rapidement l'arc sous lequel repose la bière entourée de larges dalles en marbre. On a placé en suite contre le mur le modeste monument en marbre blanc, tel que le saint pontife l'a désiré dans son testament.

Ce monument mesure à la base 2,66 et a une hauteur de 1,57 du sol au sommet du tympan. Au milieu de la base en marbre gris est une tête de mort en bronze. Au milieu du tympan sont sculptées en relief la tiare et les clefs.

Pendant que la cérémonie et tout ce travail s'accomplissaient, la canaille s'était enfin dispersée, et les abords de la basilique étaient redevenus tranquilles.

Je ne m'arrêterai pas maintenant à commenter les grandioses et tristes événements de cette nuit, mon cœur est à la fois trop ému et trop indigné; mais je ne puis pas m'empêcher de signaler deux faits de la plus haute importance qui en sont la conclusion manifeste et éclatante. La première, c'est que la noble et fidèle population romaine n'a pas oublié le grand Pape qui fut son bienfaiteur, son souverain et son père; le second, c'est que le Pape est bien réellement prisonnier, que sa liberté et son indépendance sont à la merci de la pire canaille, qu'il en est, en un mot, *sub hostili dominatione constitutus*.

ERRATA

Dans le sonnet de M. Chapman intitulé: "Le Rapide" au lieu de:

La lanc, surplombant le rapide en fureur

Lisez:

La lanc surplombant le rapide en fureur.

Dans la poésie intitulée: "La nuit," au lieu de:

Voici le Christ aux flamboyants essieux;

lisez:

Voici le Chariot aux flamboyants essieux.

ÇA ET LA

A la Convention Acadienne tenue récemment à Memramcook, le 15 août, fête de l'Assomption de la sainte Vierge, a été choisi comme fête nationale des Acadiens des provinces maritimes.

\* \*

Il vient d'être décidé en Angleterre que tout aspirant à une charge quelconque dans l'armée, devra avoir une connaissance approfondie de la langue française. Il a été ordonné en conséquence aux directeurs des écoles publiques de rendre aussi parfait que possible l'enseignement du français.

\* \*

On a découvert dernièrement une mine de charbon de précieuse qualité, en arrière de Joliette, sur le versant sud des Laurentides. Les gisements sont très riches et il y a tout lieu d'espérer qu'ils seront exploités avantageusement. MM. Joseph Roberge, L. A. Roberge et E. Dupuis sont les propriétaires de ces terrains houilliers.

\* \*

Le comité permanent de l'Exposition a accordé la permission à la "Toronto Oil Company" de fournir gratis l'huile nécessaire aux fonctionnements de toutes les machines qui seront exposées.

La "Thompson William Manufacturing Company" a eu l'entreprise de fournir et de poser les arbres de couche et les piliers de la salle des machines.

Il a été décidé que l'exposition du bétail commencerait le vendredi de la première semaine. Les animaux seront exposés huit jours au lieu de quatre. Il a été résolu que l'on fournirait la paille gratis pour le bétail, mais qu'on ne donnerait pas le foin tel que demandé par plusieurs exposants.

Les organisateurs de cette grande Exposition nous prédisent un succès éclatant.

\* \*

La quatrième convention des Canadiens-français de l'Etat de New-York aura lieu le 23 et le 24 août, au village Champlain. Plusieurs sujets seront soumis à la discussion des délégués, entre autres les questions ayant trait à la langue française, aux écoles à établir dans les centres canadiens, l'encouragement à donner à la presse française et la naturalisation des Canadiens.

L'avis de convocation qui a été publié pour inviter toutes les congrégations religieuses et les sociétés canadiennes à y envoyer des délégués, dit qu'il y a 80,000 Canadiens-français dans l'Etat de New-York et au-delà de cinquante prêtres missionnaires de la même origine.

\* \*

Le tableau comparatif de la population de la confédération permet de constater que, pendant les dix dernières années, de 1871 à 1881, l'augmentation a été de 680,498; pendant les dix années précédentes, c'est à dire de 1861 à 1871, l'augmentation de la population avait été de 464,197. Ainsi, pendant la dernière décade l'augmentation a été de 18% et de 15% seulement pendant la décade précédente.

Voici le tableau comparatif de la population de 1861 à 1881:

	1861	1871	1881
Ontario.....	1,913,460	1,520,851	1,396,091
Québec.....	1,358,469	1,191,516	1,111,566
Nouvelle-Ecosse.	440,585	387,800	330,857
N. Brunswick..	321,129	285,594	252,047
Isle du Prince-Edouard.....	107,781	94,021	80,861
Manitoba.....	49,509	11,953	.....
La Colombie britannique et le territoire du Nord-Ouest....	160,000	78,700	34,816
	4,350,933	3,670,435	3,206,238

Le tableau suivant nous fait voir l'augmentation actuelle dans chaque province pendant les dix dernières années:

	Augmentation actuelle	Pour cent
Ontario.....	292,600	18
Québec.....	166,953	14
Nouvelle Ecosse.....	52,735	13 $\frac{1}{2}$
Nouveau-Brunswick.....	35,525	12 $\frac{1}{2}$
Ile du Prince-Edouard.....	13,760	15
Manitoba.....	37,556	41 $\frac{1}{2}$

Voici l'état comparatif des principales villes de la confédération:

	1871	1881
Montréal.....	107,225	140,681
Toronto.....	56,092	88,445
Québec.....	59,699	62,447
Halifax.....	29,581	35,101
Hamilton.....	26,716	36,965
Ottawa.....	21,545	27,417
Saint-Jean.....	28,805	26,128
London.....	15,826	19,763
Kingston.....	12,407	14,093

Au dire de la *Gazette* de Montréal, la province d'Ontario aurait droit à quatre députés additionnels dans la Chambre des Communes. Cette province qui a eu jusqu'ici quatre-vingt-huit représentants, en aurait donc désormais quatre-vingt-douze. La représentation des autres provinces restera telle qu'elle est aujourd'hui.

L'EXPULSION DE DON CARLOS

Le *Gaulois* donne les détails suivants sur l'expulsion de don Carlos, de Paris.

Lundi matin, don Carlos était allé faire sa promenade habituelle, qui se prolonge jusqu'à midi. Vers dix heures, deux messieurs se présentaient à son hôtel et demandaient à parler à don Carlos, duc de Madrid. Le concierge—un vieux soldat carliste qui perdit un bras à la bataille de Somorrostro—leur répondit que Son Altesse était sortie, mais qu'en son absence le général Iparreguiré les recevrait. Ces deux personnages mystérieux ont donc été introduits dans le salon où se trouvait le général Iparreguiré.

—Que désirez-vous? leur dit-il.

—Nous venons pour annoncer une bonne nouvelle à M. le duc de Madrid et, si vous le permettez, nous allons l'attendre. C'est ce qu'ils ont fait.

Lorsque don Carlos rentra, sur le coup de midi, il se trouva en présence de MM. Clément et Cazelles.

M. Clément dit:

—Vous êtes bien don Carlos, duc de Madrid?

—Parfaitement, répondit Son Altesse Royale.

—Eh bien, laissez-moi me revêtir de mes insignes.

Ce disant, M. Clément ceignit son écharpe.

—C'est inutile, monsieur, lui dit don Carlos; quoi que vous ayez à me dire, vous n'avez pas besoin de cette appareil, je vous écoute...

M. Clément lut alors au duc de Madrid l'acte d'expulsion.

—Qu'avez-vous à répondre, monsieur? dit M. Clément.

—Je proteste, s'écria le duc et je ne cède qu'à la force. Veuillez prendre acte.

—Impossible, monsieur, je ne dois prendre acte que de votre réponse, qui doit être celle-ci: oui ou non.

—Eh bien, je partirai demain, à 7 h. 40 du soir, pour Londres, décida Son Altesse Royale, après avoir consulté un indicateur qu'avait apporté M. Clément.

Un conseil.—Confitures de gadelles:

Choisir des gadelles rouges transparentes, bien mures; détacher les grains des grappes avec une fourchette. Pour chaque livre de fruit prendre une livre de sucre au lissé, y mettre les gadelles. Lorsqu'elles ont jeté cinq ou six bouillons, verser dans un tamis et laisser le jus s'écouler sans presser le fruit. Remettre le jus sur le feu, le faire revenir au lissé, ajouter les gadelles; remuer doucement avec l'écumoire afin qu'elles ne s'attachent pas. Laisser cuire jusqu'à ce que la confiture se détache de l'écumoire en faisant la nappe, c'est à dire tombe en tenant à l'écumoire.

Quand on trempe le doigt dans le sirop et qu'on l'applique sur le pouce pour l'en détacher aussitôt, on voit se former entre les deux doigts un petit filet qui se rompt tout d'abord et restera en gouttelettes sur le doigt, c'est ce qu'on appelle la cuisson au lissé.

A VENDRE L'OPINION PUBLIQUE depuis 1870 (c'est-à-dire depuis sa première année) à 1880 Relié et en bon ordre. S'adresser à A. CARTIER, 84, rue des Inspecteurs.

## LE RECENSEMENT

Voici la liste des circonscriptions de la province de Québec où la population a augmenté pendant la dernière décennie, avec le chiffre de l'augmentation :

Bonaventure	2,985
Gaspé	5,579
Rimouski	6,373
Témiscouata	5,010
Kamouraska	926
L'Islet	1,400
Montmagny	1,715
Bellechasse	432
Lévis	3,149
Dorchester	934
Beauce	4,768
Lotbinière	2,516
Mégantic	182
Nicolet	3,350
Drummond et Arthabaska	5,471
Richmond et Wolfe	6,304
Compton	5,916
Sherbrooke	3,704
Stanstead	2,418
Yamaska	774
Bagot	95
Shefford	4,157
Brome	2,070
Richelieu	171
Saint-Hyacinthe	2,321
Rouville	914
Missisquoi	863
Chambly	361
Saint-Jean	149
Huntington	191
Beauharnois	2,248
Vaudreuil	481
Chicoutimi et Saguenay	6,799
Charlevoix	2,290
Montmorency	237
Québec (cité)	3,411
Québec (comté)	671
Portneuf	2,606
Champlain	4,885
Trois-Rivières	882
Saint-Maurice	3,673
Maskinongé	2,414
Berthier	2,034
Montcalm	224
Montréal	33,637
Hochelega	14,439
Jacques-Cartier	1,166
Terrebonne	2,301
Deux-Montagnes	241
Argenteuil	3,256
Ottawa (comté)	11,061
Pontiac	4,581

Ce lit dans la correspondance de M. Gaillardet :

Le monde des lettres a fait encore une perte bien regrettable, cette semaine, dans la personne de Paul de Saint-Victor, le critique de théâtres le plus renommé de la presse parisienne avec Francisque Sarcy, et le styliste le plus brillant que nous ayons eu avec Théophile Gautier, dont il avait un peu la manière. Tous deux dérivèrent de Victor Hugo qu'ils proclamaient leur maître, mais qu'ils imitaient sans le copier. Paul de Saint-Victor a été appelé par un de ses confrères : "Le Ruggieri de la critique." Le mot était vrai. Tous les lundis, ses feuilletons étaient de véritables feux d'artifice, mais ils ne contenaient pas que des fusées, on y trouvait une érudition profonde. Il a pu les reproduire, presque sans y changer un mot, dans son beau volume intitulé *Hommes et Dieux*, et qui forme son œuvre littéraire avec trois autres livres : les *Femmes de Goethe*, les *Deux Masques* et *Barbares et Bandits*, souvenirs de la guerre et de la Commune, écrits avec la plume de Juvénal. Paul de Saint-Victor avait horreur de la canaille. Son esprit aristocratique l'avait fait nommer aussi : "le dernier marquis de la plume." Cependant, il ne prit jamais le titre de comte auquel il avait droit par son père, appelé le comte Binsse de Saint-Victor, et qui était aussi un littérateur distingué. Paul de Saint-Victor était le neveu de Mme Laffarge, de New York, sœur de son père. Il laisse une fille mineure dont la mère est Lia Félix, sœur de Rachel, qui a été aussi une femme d'un grand talent dramatique. Paul de Saint-Victor n'avait que 54 ans. Il aspirait depuis longtemps à entrer à l'Académie, dont les portes auraient fini par s'ouvrir pour lui, car c'était le littérateur par excellence. Comme tel, il ne laisse aucune fortune, quoiqu'il ait été longtemps un collaborateur d'Emile de Girardin, de Félix Solar, et de Mirès, à la *Presse* où je l'ai connu. Je venais de publier, dans ce journal, une série d'ar-

ticles sur les Etats Unis, en 1858, lorsque Saint-Victor, me rencontrant un jour dans les bureaux, me fit compliment, en me disant "qu'il était heureux d'avoir un collaborateur comme moi." Je m'inclinai, et lorsqu'il fut sorti, nos autres confrères me disaient qu'ils n'avaient jamais entendu Saint-Victor faire un pareil compliment à personne. Il était, en effet, très peu complimenteur et d'un abord très froid. Mais la glace une fois rompue, c'était un fidèle ami, regretté et estimé de tous ceux qui l'ont connu.

Les morts vont si vite aujourd'hui que j'ai pas eu de place à donner dans mes dernières correspondances à celles de Vieuxtemps et de Louis Jourdan, à la mémoire desquels je devais pourtant quelques mots. Vieuxtemps était toujours resté mon ami depuis son voyage en Amérique, où j'ai fait tout ce que j'ai pu, comme rédacteur du *Courrier des Etats-Unis*, pour faire comprendre aux Américains qu'il était, comme violoniste et comme compositeur, un artiste d'une valeur bien autrement grande qu'Ole Bull, qui l'avait précédé et qui avait eu un bien plus grand succès que lui par ses tours de force et ses excentricités. On finit par le comprendre, cependant, et Vieuxtemps aimait à causer avec moi de ses souvenirs lointains. Atteint de paralysie dans une main, c'est-à-dire dans une partie essentielle de son art, il est mort chez son gendre, docteur médecin, dans la maison de santé duquel est mort aussi Louis Jourdan, ancien rédacteur du *Siècle* et autres journaux de Paris, avec lequel j'ai eu des démêlés littéraires qui ont fait quelque bruit en 1866.

## BAINS DE RIVIÈRE

## PRÉCAUTIONS A PRENDRE

Les chaleurs amenant presque chaque jour des morts accidentelles par suite de l'imprudance des baigneurs en pleine eau, nous croyons utile de rappeler quelques précautions à prendre pour éviter de pareils malheurs.

Un des premiers dangers se trouve dans les plantes aquatiques, longues, minces, souples, véritables rubans s'élevant du fond de l'eau, se penchant toutes dans le même sens, obéissant au moindre mouvement, et qui, lorsqu'on jette sur elles quelque objet, s'agitent, ondulent et s'enroulent comme des serpents.

Malheur au nageur inexpérimenté qui cherche son salut dans la fuite ; il n'y trouve que la mort ! La sensation première que font éprouver ces herbes filandreuses et gluantes est désagréable ; il faut se rendre maître de ce sentiment et, au lieu de s'agiter en vain, s'efforcer de rester immobile et de se maintenir à la surface de l'eau parce que plus on fonce, plus les herbes deviennent abondantes et plus le danger s'accroît.

Les précautions à prendre alors sont de faire la planche, qui ne nécessite qu'une légère agitation des mains, ou de rester sur le ventre, de prendre une longue respiration et de plonger la tête dans l'eau, en la relevant de temps en temps pour reprendre haleine. On flotte alors comme un liège et peu à peu on s'éloigne des plantes.

Le second danger est les *tourbillons*. C'est en vain qu'on lui résiste. Il vous engloutira, mais il vous rejettera de lui-même, c'est l'affaire de quelques secondes.

Enfin, il y a la *crampe* ou contraction nerveuse d'un muscle, surtout du muscle extenseur du pied ou du *mollet*. La crampe paralyse les mouvements du nageur. Il doit, dans ce cas, se mettre sur le dos et se maintenir avec les mains, et contractant peu à peu son pied pour le porter en avant, comme fait un homme qui veut marcher sur les talons.

La principale qualité du nageur est le sang-froid, et il est bon de s'habituer d'avance à voir le danger sans se troubler.

Une jeune et jolie acheteuse à un marchand galant.

— Combien coûte le mètre de ce tissu ?

— Seulement un baiser.

— J'en prends six mètres. Grand'mama paiera.

## MME CHRISTINE NILSON

Le *Petit Journal* de Berlin raconte de la manière suivante la façon dont a été découvert le talent de Mme Christine Nilson :

"Mme la baronne A. de L. (alors Mlle V.), se trouvait en visite chez une amie, dans une ville située près de Helmstad, sur la côte occidentale de Suède. Un jour qu'elle était assise dans le jardin, elle entendit tout à coup un enfant qui chantait d'une voix merveilleusement douce et pure. S'étant levée, elle aperçut le juge du district, M. le docteur Tonerhjelm, qui faisait sortir d'une cachette une jeune fille d'une douzaine d'années, très pauvrement vêtue, et déclarait que c'était cette enfant qui était la chanteuse.

M. Tonerhjelm avait rencontré la jeune artiste quelques jours auparavant à la foire de Helmstad, où elle jouait du violon pour faire danser les paysans et avait été frappé de son talent musical extraordinaire. Il l'avait retrouvée le lendemain dans un jardin public, où elle chantait au public des chants populaires suédois et récoltait beaucoup d'applaudissements, mais peu d'argent. Il reconnut alors qu'il avait découvert une perle des plus précieuses et pria les parents de la jeune fille qui habitaient le village voisin de lui permettre de la présenter à Mlle V... qui avait des connaissances musicales approfondies et était aussi maîtresse de chant. La présentation eut lieu le lendemain, comme nous l'avons raconté plus haut. Mlle V... conduisit immédiatement la jeune fille au piano et lui joua des airs encore peu connus, qu'elle lui fit chanter.

La jeune Christine s'acquitta de cette tâche sans aucune peine et avec une pureté de voix admirable. Il était hors de doute qu'on avait découvert un trésor. Bien qu'il n'eût pas d'autres ressources que son traitement, M. Tonerhjelm déclara qu'il était tout disposé à supporter les frais de l'éducation de la jeune fille. La propriétaire de la ville s'engagea de son côté à garder provisoirement la jeune fille chez elle, et Mlle V... le chargea de lui donner les premières leçons, on sait avec quelle rapidité la petite Christine sut prendre la place qui convenait à son talent dans la société et dans le domaine de l'art ; nous nous bornerons donc à faire remarquer que la célèbre artiste eût aussi à lutter contre la mauvaise fortune.

Mme V... épousa un officier de marine et ne put plus s'occuper, comme auparavant de son élève. M. Tonerhjelm se maria aussi et se vit dans l'impossibilité de subvenir aux frais très considérables des études que Christine Nilson dut faire à Paris pour se perfectionner.

La jeune artiste eut alors bien des chagrins à endurer et fut souvent sur le point de voir s'évanouir son rêve d'avenir.

Heureusement Mlle V... devenue Mme la baronne Z... réussit à intéresser de riches compatriotes, et même le roi Charles XV, au sort de l'artiste et à recueillir les sommes dont elle avait besoin pour acheter son instruction. Tout le monde sait de quel brillant succès fut couronnée cette œuvre généreuse."

## MODESTIE

Aimable petite fleur, la violette n'étale pas avec majesté, aux rayons du soleil, sa corolle brillante mais elle réjouit la vue par sa modeste parure, et la repose. Elle aime à se confondre avec le gazon vulgaire, et à se cacher au bord de la haie épineuse. Elle cherche même à se faire de sa feuille un abri contre les regards indiscrets des passants. Mais c'est en vain ; son parfum la révèle et la fait découvrir. On ne l'admire pas, mais on l'aime. On ne cherche point à rehausser par sa présence la splendeur des galeries ou l'éclat des salons, mais on en fait un petit bouquet que l'on cache dans son sein, ou que l'on dépose dans son oratoire, aux pieds de la douce image de Marie.

La violette est l'aimable symbole de cette vertu charmante que sied à tous, mais plus spécialement aux jeunes filles,

la modestie. L'Apôtre nous dit : *Que votre modestie brille aux yeux de tous les hommes.* C'est la seule vertu que l'Esprit-Saint nous ordonne d'étaler, parce qu'elle est la parure indispensable à toutes celles que l'humanité nous oblige à cacher. Elle est comme la toilette charmante de l'extérieur, où rien n'éblouit, mais où tout plaît, parce que tout est harmonisé. Elle se révèle avec une parure simple, mais de bon goût. La jeune fille qu'elle embellit, écoute avec intérêt, applaudit du regard, et ne contredit jamais sans un motif suffisant. Elle parle avec discrétion, et émet son opinion de manière à laisser voir qu'elle est toute disposée à la motifier d'après d'utiles leçons. Elle montre, en toute circonstance, une timide réserve qui lui sied à ravir. On est touché de voir cette jeune fleur rougir aisément et trembler de paraître, elle si belle et si pure ! On cherche à dissiper par mille marques d'affection une timidité qui n'est ni gaucherie ni bêtise, et ces caresses on les redouble parce qu'elles sont reçues avec une vive reconnaissance et une tendresse respectueuse.

## NUANCES

## DU NEZ

Un petit nez en l'air aura beau avoir : au-dessous, une moustache en crocs, au-dessus, des sourcils fournis et des yeux profonds, il ne pourra jamais être pris au sérieux.

Mais on se fie à un nez aquilin, il donne l'air pensif, imposant et distingué.

Le nez rond se laisse traiter familièrement, mais il gagne du terrain sans qu'on s'en méfie.

Le beau nez bien fait est le plus difficile à porter, parce qu'il plaît tout d'abord, et l'on s'attend à tout ce qu'il semble promettre ; et c'est presque toujours plus qu'il ne peut tenir.

## DE L'ŒIL

Vous tenez vos yeux mi-clos pour avoir l'air impressionnant, vous n'avez que l'air engourdi.

Vous regardez les femmes du haut de vos six pieds en clignant les yeux ; vous vous croyez conquérant, vous n'êtes que déplaçant.

Les yeux froids et grands ouverts semblant revenus des faiblesses humaines, ne seront jamais séduisants.

Regard indifférent ou blasé, masque qui fait rire.

Regard fixe, bêtise.

Regard hautain, impertinence.

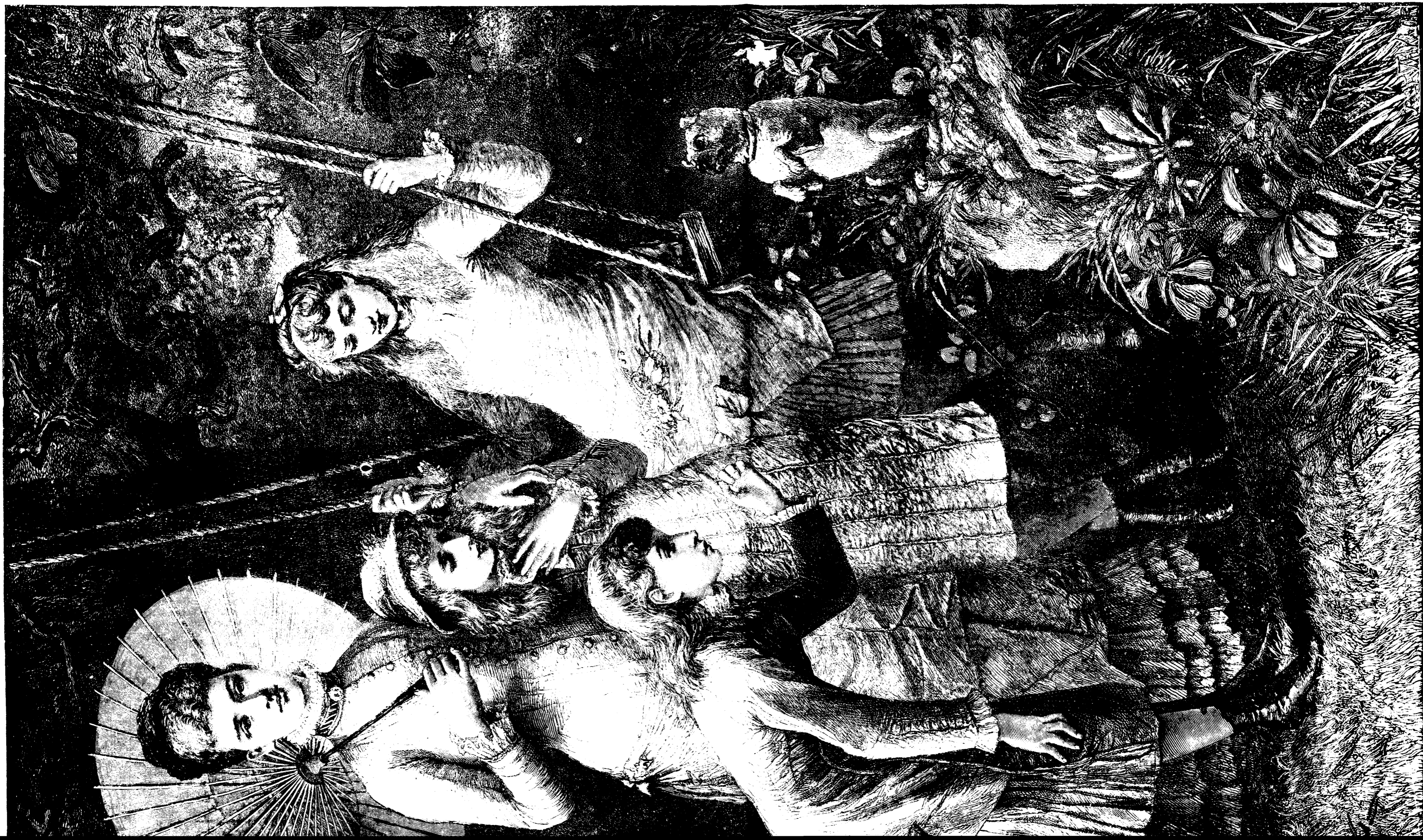
Regard sombre, veut être fatal et n'est que sournois.

Le regard doux, préoccupé, un peu triste, intéressé, mais pas toutes les femmes.

Le vrai regard, celui qui trouble, qui enchaîne, qui séduit, est franc et vif ; il parle, il aime. Comme un éclair, il brille entre les paupières qui ne sont ni ouvertes ni fermées, et fixe cet éclair est le plaisir de la femme.

— La poule a dans son ivaire environ six cents œufs qu'elle peut développer et pondre. Dans le cours ordinaire de son existence elle en pond dans la première année vingt ; dans la seconde, cent trente ; dans la troisième, cent trente-cinq ; dans la quatrième, cent quatorze. Pendant les quatre années suivantes, ce nombre diminue constamment de vingt, et la neuvième année la poule en vient qu'à ne pondre que dix œufs dans les circonstances les plus favorables. Celui donc qui veut que son produit soit en rapport avec sa dépense de nourriture, ne devra pas conserver de poule au delà de la quatrième année inclusivement, à moins qu'il ne s'agisse de la reproduction d'espèces rares.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



LA PRINCESSE DE GALLES ET SES TROIS FILLES

AOUT

Des faucheurs basanés l'acier flamboie et sonne Dans les foins odorants qui tombent à foison ; La voix au timbre clair des fauconniers résonne, Et leur rire se mêle au refrain du pinson ;

Sous la forêt, le long du torrent qui bouillonne, Le pêcheur, ému, fait sautiller l'hameçon ; Un groupe turbulent d'écoliers papillonne Au bord de chaque étang et dans chaque buisson ;

Enivrés des senteurs qui tombent des ramilles, Maints couples gracieux croient sous les charmes [milles, Pillant les cerisiers, effarant les oiseaux ;

Et quand le vent du soir dit ses murmures [vagues, La baigneuse, riant de la fraîcheur des eaux, Comme une ourdine, prend ses ébats dans les [vagues.

W. CHAPMAN.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

— O —

XV

L'ARGUMENTATION D'UN GENTILHOMME

— Hé quoi ! docteur ! vous vous êtes donné la peine de ramener Fernande ! C'est trop de bonté, vraiment ! fit le duc en voyant M. Alfaut et en lui tendant la main. Je crois décidément que vous négligez vos malades. S'il en est ainsi, vous avez bien changé.

— Seriez-vous fâché de me revoir, monsieur le duc, répliqua celui-ci en prenant le siège que lui offrit Fernande avant de passer dans sa chambre.

— Oh ! la vilaine idée, monsieur ! répliqua le duc. Ne suis-je pas quelque chose comme l'exilé ? Les heures sont parfois bien lentes pour moi, vous me les faites oublier.

— Seriez-vous devenu flatteur, monsieur le duc ? — Non ! je sais que vous n'aimez pas les flatteurs.

— De mieux en mieux. — Qu'avez-vous fait avec Fernande ? — Beaucoup et rien, répondit lentement le docteur.

— Vous êtes peu explicite. — Et si je vous prouvais le contraire ? — Prouvez ! — C'est difficile. — Je vous tiens. — Peut-être.

— Vous avouez que c'est difficile. — Pas impossible. — C'est juste. J'écoute. — Si vous m'aidez un peu.

— Vous avez besoin de plus de secours ? — On a toujours besoin de plus fort que soi. — Docteur ! docteur ! vous conspirez contre mon repos.

— Cela pourrait être. — Vous, des compliments ! — Je n'en fais point. — A d'autres, docteur. Vous ne cessez depuis que vous êtes là.

— Alors, c'est sans m'en douter. — Soit. J'attends vos preuves. — Les voici : qu'est que l'avenir ? — Un problème résolu par le temps. — L'homme peut-il quelque chose pour l'avenir ?

— Quelquefois. Mais vos preuves, docteur ! — Patience ! mademoiselle Fernande et moi, nous nous sommes occupés de l'avenir. N'est-ce pas boncomp ? — J'en conviens.

— Nous n'avons pu rien décider. — Parfait, docteur ! seulement votre raisonnement pêche par la base. — C'est peu de chose, cela ! — Vraiment ?

— Oui. Que faut-il pour le consolider ? Développer cette base. Voici ce dont il s'agit : on offre à mademoiselle Fernande une occupation qui lui donnera 2,500 francs de revenu net. — C'est moi qui dois travailler et non elle. — Vous ne le pouvez encore, monsieur le duc.

— Nous attendrons. — Et si, en attendant, la position offerte échappait à votre fille ? — Elle en chercherait une autre. — Vous savez, monsieur le duc, que cela se trouve rarement.

— Je le sais ! certainement que je le sais ! Mais croyez-vous qu'il ne me répugne pas, après avoir ruiné cette pauvre enfant, de la condamner au travail ? — Mieux vaut... — Mieux vaut le travail que la misère, n'est-ce pas ! Et je la sens venir. Quelque empêcheur, quelques jours peut-être— Fernande me

cache ses ressources—et nous n'aurons probablement plus rien.

— Donc, il faut accepter. — Non, d'ici là, la chance peut tourner. — Qu'espérez-vous ? — Je l'ignore. Il me semble pourtant que notre situation doit changer.

— Sur quoi basez-vous ces conjectures ? — Sur rien. — Et alors ? — Je me plais à croire, parfois, que celui qui a abusé de ma confiance reviendra un jour.

— Et voilà trois ans que vous êtes déçu. Causons sérieusement, monsieur le duc. Vous aimez votre fille ? — Certes ! — Vous ne voulez pas son malheur ? — Dieu m'en garde !

— Arrachez-la à ce précaire qui la tue. Elle se soutient par un miracle d'énergie, mais elle souffre, croyez-moi. Il m'est pénible de vous parler ainsi, je le dois pour elle et pour vous.

La vérité est souvent brutale, monsieur le duc ; il arrive des heures où nous devons savoir la regarder en face. Votre position est critique. La rendre alarmante ou intolérable pour quelques préjugés, c'est ce que ne peut admettre un homme aussi intelligent que vous. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra recourir au travail. Je devine ce qu'il en coûte à votre orgueil et aussi à votre tendresse paternelle. Le travail devient un devoir pour Mlle Fernande puisqu'il est une nécessité. En exil, vos pères ont bien travaillé pour vivre. Ont-ils dérogé ? Non. Et ne travaillons-nous pas chacun, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ? Les rois ont leur labeur, les princes, les ministres, les généraux, tous ont aussi le leur. C'est le lot de l'homme.

Je n'ai pas à vous faire un cours sur cette question que vous développeriez mieux que moi ; seulement, je place les choses à leur véritable point de vue, et vous tromperiez vous-même si vous me disiez que je n'ai pas raison. Il m'était pénible d'aborder un tel sujet, c'est ce qui m'a fait loucher. Vous ne me répondez pas ?

— Docteur ! docteur ! vous n'êtes pas père, vous ne pouvez sentir mes angoisses. — Je les devine, monsieur le duc. — Ma fille, ce cher trésor que j'ai sacrifié à mes folles imaginations, lui imposer d'autres épreuves ! c'est affreux !

— Accepter ce qui lui est offert c'est lui en éviter. — Vous avez réponse à tout, docteur. A mon âge—je n'ai que cinquante-deux ans—que feriez-vous ?

— Je laisserais agir, et je croirais commettre un crime en livrant l'avenir de ma fille à l'inconnu. — Vous êtes dur, docteur. — Je suis raisonnable.

— Je ne le suis pas, moi, je ne le vois que trop. Connaissez-vous cette pensée de Pascal : "Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas." C'est votre fait. — Dans ce cas, la raison doit l'emporter, monsieur le duc.

— Quel est cet emploi ? murmura le duc vaincu et en courbant la tête. — Comme un athlète qui ramasse ses forces, le docteur se replia un moment sur lui-même. Il reprit enfin : — Quelques leçons à donner à une enfant de douze ans.

— Coi bien d'heure par jour ? — Voilà où sera le sacrifice, monsieur le duc, vous devez vous séparer de mademoiselle Fernande. — Jamais !

— A ce seul prix, le résultat. — Moi, la confier à des étrangers ? Ce serait insensé ! Exposer sa jeunesse, la placer comme une servante à gage... — Une institutrice n'est pas une servante.

— Sans doute, elle est au-dessus de la femme de chambre ! Belle perspective, ma foi ! En butte aux dédains polis des maîtres de la maison, aux tracasseries jalouses des valets, trembler devant les uns et devant les autres ; être flagellé et devoir sourire, c'est un supplice cela, et Fernande ne consentira pas... — Mlle Fernande consent à ce que vous permettez. Elle est au-dessus de ces mesquineries. Et qui vous dit qu'elle ne trouvera pas en Mme Lobeau de Fineste... — Lobeau ! Ce nom sent déjà le maréchal... — Le nom importe peu. Qui vous dit qu'elle trouvera pas dans cette maison une seconde famille ? Sa douceur, sa simplicité, son instruction—je la sais fort instruite—sa position est exceptionnelle, ses malheurs... — Vous croyez, docteur, que je les laisserai révéler ?

— C'est votre affaire, monsieur le duc ; elle n'en serait que plus touchante. — C'est cela, de la pitié ! — De la considération, monsieur le duc. — Vous connaissez peu les hommes, docteur. Quelques natures d'élite comme la vôtre apprécieront Fernande de Valdepine à sa valeur. Des parvenus, des envieux, des esprits étroits, enfin, ne lui pardonneront pas la supériorité de son origine.

— Et sa supériorité morale ? — Chacun se juge trop bien pour avouer celle-ci. Tout cela mérite réflexion, docteur. Je vous demande pardon de mes emportements. — Ils sont respectables, monsieur le duc. J'étais sûr d'avance qu'il faudrait combattre. — Vous n'avez pas encore vaincu, docteur. — Mademoiselle Fernande fera le reste. — Elle en serait capable si je la laissais taire. Je ne décide rien avant deux jours.

— Vous voulez prendre des renseignements ? C'est inutile : la supérieure des "Oiseaux" les

a pris en véritable mère ; elle vous les soumettra. — S'il y a lieu, docteur.

Après les salutations d'usage, les deux amis se séparèrent.

XVI

LA VOIX DU DEVOIR, C'EST LA VOIX DE DIEU

Depuis sa funeste tentative, le duc n'avait pas quitté la maison. Grand fut l'ébahissement de François, lorsque, pénétrant chez son maître, il le trouva debout, habillé, la canne à la main, prêt à sortir.

— Monsieur va seul à la promenade ? murmura le brave homme. — Seul ! oui, François. Me voilà remis. Où est mademoiselle ? — A la messe, monsieur le duc. — Tu la prieras de ne pas m'attendre pour le déjeuner.

— Seigneur Jésus ! que mademoiselle va être inquiète ! monsieur le duc sera longtemps absent ? — La journée. — Le duc était déjà à la porte de sortie. François le suivait la mine basse, comme un chien que l'on vient de battre.

— Monsieur le duc ? hasarda-t-il, tandis que celui-ci mettait le pied dehors. — Que veux-tu ? — Si monsieur le permettait... — Parle ! — J'irais avec lui et mademoiselle serait plus tranquille.

— C'est inutile ! répliqua le duc d'un ton si péremptoire que François n'insista pas. — Oh ! dirai-je à mademoiselle que monsieur est allé ? — Je le lui apprendrai à mon retour.

Le duc était dans la rue. François était stupéfait. La pensée lui revint bientôt. Il suivit son maître de loin, le vit monter en omnibus et se diriger vers Paris. — Qu'allait-il y chercher ? Enigme !

— Monsieur le docteur l'aura invité, se dit-il enfin. Pourquoi le cachet ? — Et il rentra moins soucieux. Fernande venait d'arriver. Ne voyant pas son père, elle demanda où il était, il apprit bientôt le départ du duc pour Paris.

— Il a été aux renseignements, se dit-elle. Et cette idée la rassura. Fernande et François se trompaient. Ce jour-là, pas plus que le suivant, le duc ne vit ni le docteur, ni la supérieure. Il déposa sa carte dans bien des maisons de la haute industrie ; chose étrange ! il ne rencontra aucun patron. A la première visite, il crut à la vérité des réponses ; à la seconde, il en douta ; à la troisième, il comprit qu'on ne voulait pas le recevoir.

Combien de ceux-là ont rampé devant moi, alors que je leur étais utile ! Quelles protestations ! Oh ! les hommes ! les hommes ! soupirait amèrement le duc.

Ailleurs, on feignit de ne pas le reconnaître. Quelques-uns, avec une politesse obséquieuse, ne voulurent aucunement prendre au sérieux la demande d'emploi qu'il leur faisait.

Il frappa chez des inconnus. Après les : Que savez-vous faire ? — Quel est votre âge ? — Quelles sont vos prétentions ? et mille autres litanies de ce genre, on le renvoyait avec un : — Nous verrons ! — Repassez dans quelque temps ! le commerce languit, notre personnel est trop nombreux ! Nous préférons les jeunes gens ! etc.

Chefs d'usine, chefs d'administration, manufacturiers, négociants, anciens protégés, anciens débiteur, partout, avec des variantes, des réponses négatives.

Lorsque le duc rentra, le second jour, il n'en pouvait plus ; il avait dépensé cinquante francs de voiture, et ne rapportait, de sa tentative, qu'un découragement immense et un accès de fièvre.

La nuit, Fernande et François, inquiets au-delà de toute expression, le veillèrent, ne sachant à quoi attribuer cet état. Le médecin, appelé à la hâte, avait grondé le malade de son imprudence, et enjoint un repos absolu. Force fut au duc de se soumettre. Quand il fut plus calme, il fit part à sa fille de ses déceptions. Celle-ci lui déclara que, s'il l'avait prévenue, elle les lui aurait évitées. A son accent, le duc devina qu'elle parlait par expérience, et qu'elle avait parcouru l'humiliant calvaire, où il n'avait rencontré que douleurs.

— Ainsi donc, tu veux me quitter ? lui dit-il, sans préambule, en faisant, pour la première fois, allusion aux propositions du docteur Alfaut. — Je le dois, mon père, répondit-elle simplement. Je vous l'avoue aujourd'hui, j'ai cherché du travail et n'en ai point trouvé. J'aurais veillé nuit et jour, s'il l'avait fallu, avant de me séparer de vous. Aucune de mes démarches n'a abouti.

— Et tu me laisserais, Fernande ! Alors que, grâce à toi, je commence une nouvelle vie, que je sens mon être se dilater en ta présence ! Jusqu'ici, j'étais comme frappé de somnambulisme. Je t'aimais, j'aimais ta mère, sans doute, ce n'était pas ce que je sens au cœur. Tu m'as transformé. Si c'était pour te perdre aussitôt, mieux valait... — Taisez-vous ! taisez-vous, mon père, et que la volonté de Dieu soit faite ! — Tu est donc résolue ? — C'est mon devoir et je n'ai pas de choix. — Courageuse fille ! Et tu ne maudis pas l'auteur de ta ruine ? — Dieu a voulu cette ruine, mon père. Qui oserait maudire Dieu ?

XVII

EN WAGON

Il n'y avait pas quinze jours que la question du départ avait été agitée par le docteur et la supérieure, que Fernande se trouvait à la gare, accompagnée de monsieur et madame Alfaut et du fidèle François. On n'avait pas permis au duc de se déplacer.

Après les dernières caresses, les dernières poignées de mains, les dernières recommandations, il fallut se séparer ; Fernande, le cœur gonflé, défaillante et pâle, s'installa dans un compartiment réservé aux dames.

Les wagons s'ébranlèrent, la locomotive lança, en sifflant, son panache de noire vapeur ; la jeune fille était partie ; elle était seule désormais.

Comment décrire l'infini de la tristesse qui l'envahit peu à peu. Jusque là, soutenue par une énergie factice, bouleversée par les adieux, ahurie par le mouvement qui se faisait autour d'elle, attendrie par les soins, les prévenances de ses amis, les paroles de sa chère supérieure qu'elle avait été embrasser, elle n'avait pu faire un retour sur elle-même. Songeant trop aux autres, elle n'avait pas eu le loisir de songer à elle ; mais, pendant cette route solitaire et silencieuse, elle envisagea sa position et ne put retenir ses larmes.

— Seule ! seule ! saupirait-elle. O ma mère, qui m'aimera désormais ! — Et la pauvre enfant sanglottait une prière, pour ne pas voir s'enfuir cette terre où elle avait vécu.

Ces désolations intimes sont inénarrables. L'esprit, comme un vaisseau battu par la tourmente, cherche en vain un coin bleu du ciel. Partout des ténèbres, partout des angoisses et des épouvantes. Il tourne en une circonférence qui semble se rétrécir sans cesse pour vous engouffrer dans un point inévitable et fatal. Ce n'est pas un cauchemar, c'est la réalité palpante ; agonie morale qui énerve les forces et amène le découragement.

Fernande craignait, non sans raison, cet inconnu qui s'ouvrait devant elle. Que serait-il pour elle ? Redoutable question qu'elle n'osait approfondir.

Absorbée dans sa douleur, elle ne s'apercevait ni du temps qui s'écoulait, ni des paysages qui se succédaient, ni de la longueur de la route, ni de la fatigue du voyage, ni de la solitude qui l'environnait, sinon de sa solitude morale. Aux stations, elle était tirée, un moment, de sa torpeur, par les cris des employés et l'ouverture des portières, mais, le train reprenant sa marche, elle retombait dans sa méditation anxieuse et troublée.

Aucun incident sur sa route que l'apostrophe grossière, de trois jeunes gens qui s'étaient installés cavalièrement auprès d'elle et malgré ses protestations, au moment où le train s'ébranlait, et dont elle dut subir la présence et les propos jusqu'au prochain arrêt. Là, seulement elle put descendre, et résolut de terminer son voyage dans les compartiments mêlés.

Où allait-elle ? — Entre Loches et Chinon. C'est tout ce qu'elle savait.

Vainement les voyageurs qui l'entouraient, parmi eux, se trouvaient des femmes, lui firent quelques avances de politesse ; elle leur répondit à peine. On respecta son silence, devinant à la couleur de ses vêtements, — elle n'avait pas voulu quitter le deuil de sa mère, — à sa morne attitude, que la douleur l'étreignait dans ses bras puissants.

Elle regardait, sans la voir, cette ruine humaine qui bourdonnait autour d'elle, et il fallut qu'on l'invitât à descendre par deux fois pour comprendre qu'elle était arrivée.

Perdue au milieu de la foule, elle fut transportée, plutôt qu'elle ne marcha, dans la salle des bagages, et là, elle aurait été fort embarrassée, n'ayant jamais voyagé, si un vieil ecclésiastique, qui l'avait remarquée pendant la route, ne lui eût fait ses offres de service.

— Vous êtes étrangère, mon enfant, lui dit-il doucement, me permettez-vous de vous venir en aide ? — Fernande le regarda d'un air si reconnaissant que le bon prêtre ajouta : — Je n'ai pas de bagages, allons chercher les vôtres. Veuillez me donner votre bulletin. Quel nom portez les colis ?

Fernande répondit, non sans hésiter : — Mademoiselle Verneuil. — Je m'en doutais, poursuivit le prêtre, vous êtes l'institutrice attendue chez madame Lobeau de Fineste ? Je bénis le hasard qui m'a fait vous rencontrer le premier. Je suis le curé de la paroisse. Venez. Je suis heureux de pouvoir vous présenter moi-même. Une voiture doit vous attendre pour vous conduire au château ; nous partirons ensemble. Cela vous convient-il ? — Plus que je ne saurais l'exprimer, monsieur, répondit Fernande.

Un domestique, en livrée éclatante, vint en ce moment au devant du curé qui s'empressa de lui dire : — Jacques, voici mademoiselle Verneuil, faites prendre ces bagages.

Jacques s'inclina cérémonieusement, fit ce qui lui était commandé, et bientôt nos voyageurs, installés dans une immense calèche, partirent au galop d'un superbe attelage.

Fernande plus rassurée, sentant déjà un protecteur dans son compagnon, refoula au loin sa tristesse et ses larmes, et appela à elle sa résignation et son courage possédés. Elle sut bientôt que le curé avait nom Saturain ; qu'il desservait sa paroisse depuis trente ans ; qu'il avait baptisé M. de Fineste, le frère de madame Lobeau de Fineste ; qu'il était souvent le commensal du château ; que Fernande allait trouver là une ex-



cellente famille, des enfants charmants, un peu gâtés, c'est vrai, mais si gentils !...

— On ne m'avait parlé que d'une petite fille, dit-elle.

— Il y a un garçon, ma chère demoiselle, répliqua le prêtre, un vrai lutin. Dame ! Il joue plus d'un tour à son précepteur ? Chacun en rit et cela passe. Bon garçon au fond. Le portrait de M. Philippe.

— Qu'est-ce que M. Philippe ?

— Le frère de madame ; un original un peu ours ; le meilleur des hommes.

— Et je crois bien votre préféré, ajouta la jeune fille.

— C'est possible. Nous ne sommes pas toujours d'accord, pourtant. Il a ses idées, moi, les miennes, et nous nous disputons parfois. Le plus souvent j'y perds mon latin ; je ne me décourage pas ; et je reviens à la rescousse comme disaient nos pères. Vous verrez !

La causerie se prolongea ainsi pendant deux heures et jusque dans la cour du château ; de sorte que Fernande, en arrivant, connaissait le personnel de la maison.

Le curé parlait avec une simplicité primitive. Il était plutôt prolix que précis, mais son langage avait une telle expression de franche bonté, qu'on l'écoutait sans peine. Il venait d'une retraite ecclésiastique, de là son déplacement et la seule absence de son village qu'il fit dans l'année.

A peine la voiture arrêtée, l'abbé Saturnin ouvrit la portière, fit descendre Fernande, et, la prenant par la main avec une lenteur cérémonieuse qui contrastait avec toute sa personne, il se dirigea vers un groupe qui s'avavançait de son côté.

— Mesdames, messieurs, prononça-t-il en saluant, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Verneuil.

Et se tournant vers Fernande :

— Mademoiselle ; madame Lobeau de Fineste ; mademoiselle Hermine, sa fille ; M. Gaston, son fils ; madame la baronne Emeric de Lacaute ; madame Sureil de Blanchemin ; M. Anatole, précepteur de M. Gaston ; M. ....

Le curé chercha des yeux ; il n'y avait plus personne.

Fernande, intimidée et émue, après quelques paroles échangées avec la maîtresse de la maison, demanda l'autorisation d'aller se débarrasser de son costume de voyage, et, précédée de la jeune Hermine qui la regardait à la dérobée, elle se retira dans la chambre qui lui était destinée.

XVIII

UN JUGEMENT SUSPENDU

— Que pensez vous de votre institutrice, ma bonne amie ? disait la baronne Emeric à la mère d'Hermine après le départ de Fernande.

— Je serais téméraire de me prononcer si vite, chère ; je l'ai à peine entrevue.

— Elle n'est pas jolie, exclama la baronne.

— C'est une qualité, ma bonne amie, reprit doucement madame Lobeau. Une institutrice jolie ! Quelle perte !

— Je la crois bonne, articula l'abbé Saturnin, cela vaut mieux.

— Ce n'est pas étonnant, monsieur le curé, soupira mielleusement M. Anatole, vous êtes si optimiste !

— Il est préférable de voir en beau qu'en laid, maître Anatole, répliqua le prêtre. Ce que je puis affirmer, c'est que cette jeune fille a déjà toutes mes sympathies, et je l'ai vue à peine. Quelle dignité ! quelle réserve ! et aussi quelle pureté de langage !

— Enthousiaste ! murmura madame Lobeau.

— C'est possible, madame ; mais si je suis séduit, vous le serez bientôt tous, j'en suis sûr.

— Je l'espère bien, monsieur le curé, et c'est parce que je l'espère, que je vais lui confier ma fille. Vous connaissez mes principes ; il faut que les renseignements fournis sur mademoiselle Verneuil soient excellents, pour que je lui aie ouvert ma maison.

— Où a-t-elle été élevée ? interrogea madame de Blanchemin.

— Aux "Oiseaux".

— Aux "Oiseaux" ! répéta la baronne.

— Eh ! oui, chère. Les parents jouissaient, paraît-il, de quelque aisance ; des malheurs imprévus les ont ruinés, et mademoiselle Verneuil est restée orpheline. Ces coups successifs ont bouleversé la pauvre petite ; aussi, la supérieure des "Oiseaux" me prie de ne jamais lui parler de son passé. Je m'y suis engagée. On la dit très instruite, et les éloges ne tarissent pas sur ses qualités.

— Cette fille est un vrai trésor, dans ce cas, minauda la baronne.

— A l'œuvre je l'apprécierai.

— Et vous remerciez le ciel de vous l'avoir envoyée, répartit le curé.

— J'accepte le pronostic, monsieur le curé, répliqua madame Lobeau.

— *Qui vivra verra*, prononça sentencieusement M. Anatole.

— Et applaudira, continua l'abbé Saturnin. Où donc est M. Philippe ?

— A l'approche de la calèche, il a fait un demi-tour à gauche, cria M. Gaston en courant après son cerceau.

— Toujours le même ! soupira le vieux prêtre.

— Un vrai sauvage que, mesdames, nous avons le don de mettre en fuite, reprit gaiement madame de Blanchemin. Une femme ! C'est pour lui un épouvantail ! Quelle éducation vous lui avez donnée, chère !

— L'éducation fait-elle les sympathies et les antipathies, ma bonne amie ? Je serais curieuse

de savoir qui pourrait imposer son goût à Philippe, répondit en souriant madame Lobeau de Fineste.

— Ni madame de Lacaute, ni moi, à coup sûr, réfuta madame de Blanchemin. Avouez que vous avez sur lui un empire !...

— Allons donc ! vous voulez rire, chère ! C'est moi qui fais ses volontés.

— Et lui les vôtres... sans s'en douter... et il fait bien, conclut madame de Blanchemin.

Ces mots furent échangés le rire aux lèvres, d'une façon courtoise et charmante, avec un accent plein de caresses et aucune nuance de pigrisme. Madame de Blanchemin et la baronne prenaient en même temps congé de leur bonne amie qui, suivie du curé qu'elle gardait à dîner et de M. Anatole, rentra chez elle. La cloche sonnait le repas du soir.

(La suite au prochain numéro.)

SANCTUAIRES DÉDIÉS A STE-ANNE

Sa Grandeur Monseigneur de St-Hyacinthe a bien voulu nous transmettre les noms des sanctuaires dédiés à Ste-Anne dans toute l'étendue de la Confédération canadienne. Cette liste sera lue avec intérêt par tous ceux qui s'intéressent à la propagation de la dévotion à cette grande Sainte.

- QUÉBEC.—Ste-Anne de Beauré ; Ste-Anne de Lapocatière.
- MONTREAL.—Ste Anne de Montréal ; Ste-Anne de Varennes ; Ste-Anne du Bout de l'Isle ; Ste-Anne des Plaines.
- OTTAWA.—Ste-Anne d'Ottawa ; Ste-Anne du Calumet.
- TROIS-RIVIÈRES.—Ste-Anne d'Yamachiche ; Ste-Anne Lapérade.
- RIMOUSKI.—Ste-Anne des Monts ; Ste-Anne de la Pointe-au-Père.
- ST-HYACINTHE.—Ste-Anne de Sorel.
- SHERBROOKE.—Ste-Anne de Stukeley ; Ste-Anne de Danville.
- CHICOUTIMI.—Ste-Anne du Saguenay.
- HALIFAX.—Ste-Anne d'Elbroke ; Ste-Anne de Shubenecadie.
- CHARLOTTETOWN.—Ste-Anne de Hope River ; Ste-Anne de Lennox Island ; Ste-Anne du Lot 65.
- CHATHAM.—Ste-Anne de Richibouctou River.
- ST-JEAN, N.-B.—Ste-Anne de French Village.
- TORONTO.—Ste-Anne de Penetanguishine.
- KINGSTON.—Ste-Anne de Morrickville.
- LONDON.—Ste-Anne de Windsor.
- ST-BONIFACE.—Ste-Anne des Chènes.
- ST-ALBERT.—Ste-Anne.
- VANCOUVER.—Ste-Anne de Cawetchin.

En tout 29, dont 16 dans la province de Québec.

Si vous rejetez toutes ces notions de vous faire soigner avec vos familles par les médecins ou des médecines de charlatans, qui produisent presque toujours plus de mal que de soulagement, et ne faites usage que des remèdes de la nature pour toutes vos douleurs, vous serez sages et heureux, et épargneriez beaucoup. Les Amers de Houblon sont le meilleur remède pour cela.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chantes. Di puis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

CHOSSES ET AUTRES

—Baker Pacha a été nommé commandant général des troupes turques à Tripoli.

—On annonce la mort de M. W. G. Fargo, de Buffalo ; on dit qu'il a laissé une fortune de \$20,000,000.

—La grande chaleur qui règne en Europe a été comme ici fort préjudiciable à la betterave.

—C'est M. Deschastel, chancelier du consulat de France à Chicago, qui succède à M. Des Iles comme chancelier à Québec.

—Le *Herald*, de Montréal, prend la défense du syndicat du Pacifique contre le *Globe*, de Toronto.

—Le chef de police de Saint-Pétersbourg a reçu une lettre anonyme l'avertissant qu'il avait été condamné à mort par les nihilistes.

—On apprend de Paris que les négociations au sujet de la ligne de steamers avaient été ajournées jusqu'après l'arrivée de M. Chapleau.

—D'après le rapport de M. Perrault, arrivé de France ces jours derniers, il y a peu d'espoir de voir des artibiles français figurer à notre prochaine exposition provinciale.

—L'hon. M. Laurier, accompagné de M. Ernest Pacaud, est parti pour la Nouvelle-Ecosse, où il va rejoindre M. Blake. Du 8 au 27, MM. Blake et Laurier prononceront chacun treize discours.

—De toutes les principales villes du pays, Sherbrooke est celle qui a le plus augmenté dans la dernière décennie. Elle a fait plus que doubler le chiffre de sa population. Il n'y a que St-Jean, N.-B., et Kingston dont la population ait diminué.

—Voici les noms des Jésuites expulsés de France qui sont arrivés à Québec ces jours derniers, ce sont :

Les Révds. Pères Moore, Delany, Desjardins, Sauterre, Paré, Proulx, Synette et Kiely. Il paraît que tous ces religieux sont nés au Canada.

—L'ancêtre maternel de Garfield est huguenot, de même que l'ancêtre paternel de Cuiteau appartient à la même nationalité et à la même croyance religieuse. Singulier rapprochement.

—Le baron de Gayso, jeune officier allemand qui promettait beaucoup, a été tué dans un duel avec un autre officier.

Deux étudiants de Gœttingen se sont battus en duel au pistolet et l'un d'eux a été mortellement blessé.

Un duel a eu lieu sur la frontière espagnole près de Gibraltar, entre deux officiers espagnols, un capitaine et un lieutenant. Le capitaine a été tué et le lieutenant grièvement blessé.

—Les libres-penseurs de France ne se contentent pas de l'interdiction des processions dans les villes. Ils veulent maintenant—toujours au nom de la liberté de conscience—les empêcher, même à l'intérieur des églises !

L'autre jour, on faisait dans une église de Paris, autour de la nef, la procession du Saint-Sacrement. Au moment où le cortège arrivait au reposoir, dressé dans le bas-côté, près du portail principal, un individu qui s'était posté près d'un pilier, passa brusquement entre les personnes agenouillées. Il s'élança sur le prêtre qui portait le Saint-Sacrement, le frappa d'un coup de poing sur la tête et brisa l'ostensoir qui heureusement fut retenu et ne tomba pas à terre.

On devine quelle émotion cela produisit dans l'église. Des femmes se précipitèrent vers le profanateur, qui fut maintenu par les officiers de l'église jusqu'à l'arrivée des gardiens de la paix.

—Les docteurs Hardy et Jackson, examinateurs des lunatiques de la ville de New-York, viennent de publier leur rapport semestriel. Du 1er janvier au 30 juin, ils ont examiné et envoyé à l'asile 277 aliénés du sexe masculin et 310 de

l'autre sexe, en tout 587. Quelques-uns ont de singulières monomanies. Ainsi, L. Chaput, imprimeur canadien, se croit le chef de la police d'Outaouais et s'imagine toujours être sur la piste de meurtriers. Un autre imprimeur, Burns, se figure être un acteur de premier ordre. Désiré Conrad est convaincu que la police le torture avec des appareils électriques. Coelho Carson attend d'un jour à l'autre la célébration de son mariage avec la reine Victoria. L'homme de police Charles O'Rielly est possédé de l'idée qu'il y a une conspiration générale pour le tuer. Margaret Bowns, se croit condamnée aux tourments éternels de l'enfer.

—On vient d'expérimenter dans une des écoles de natation de Berlin un nouvel appareil de sauvetage qui est peut-être d'un effet infaillible, et qui prend si peu de place qu'on peut le porter facilement sur soi. C'est une tunique en soie à laquelle sont adaptées trois poches en caoutchouc, une chaque côté et une dans le dos.

Un jeune homme qui n'avait pas la moindre notion de la natation fut jeté à l'eau revêtu de cette tunique ; aussitôt le mélange chimique contenu dans les poches passa à l'état de gaz et forma trois vessies suffisamment gonflées pour soutenir hors de l'eau le jeune homme, dont la tête reposait commodément sur la vessie du dos. La quantité du gaz est telle, que pendant deux jours les vessies en restent suffisamment gonflées.

—Le plus remarquable typographe des Etats-Unis est certainement S. S. Waterman, de Angles Camp, dans le comté de Cavaleras. Il est âgé de vingt-quatre ans, et a été paralysé depuis sa naissance ; il ne peut se mouvoir. Sa parole est un peu affectée à cause de sa maladie : il parle avec difficulté. Dès son bas âge, il manifesta un goût particulier pour les signes typographiques ; il commença à fabriquer des lettres en bois, en tenant son outil avec ses dents. Il a fait plusieurs caractères d'imprimerie en bois, de cette manière. Maintenant, il conduit un petit établissement d'imprimerie. Il place des caractères métalliques avec ses dents. Waterman fut l'un des fondateurs du *Mountain Echo*, journal hebdomadaire. C'est lui qui imprime tous les programmes et les cartes d'affaires de la ville de Angles Camp.

—Une nommée Goyette, épouse de M. William Fortin, d'Iberville, est morte lundi dernier dans des circonstances extraordinaires, dit le *Franco-Canadien*. En se déchaussant elle aurait, paraît-il, enlevé accidentellement la surface d'une ulcère très profond qu'elle avait à la jambe et qui avait vraisemblablement affecté une artère. Le sang s'échappa en telle abondance qu'en moins de dix minutes, la pauvre femme expirait au milieu des cris d'épouvante du mari, qui n'eut pas même l'idée d'aller chercher du secours.

**REDUCTION**  
De 25 par cent sur tous les achats faits durant le mois d'août chez  
**DUPUIS FRÈRES,**  
605, Rue Ste-Catherine,  
MONTRÉAL.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché. S'adresser au bureau de ce journal.



UNE MAISON DE JEU A DENVER, COLORADO



MANGÉ PAR UN OURS



Paiements des terres.

22. Les paiements pour des terres publiques ainsi que pour des préemptions pourront se faire soit en argent, soit en scrip, soit en certificats de primes militaires ou de police, au choix de l'acheteur.

23. Les dispositions ci-dessus ne s'appliquent pas aux terres qui ont quelque valeur comme emplacements de ville, ni aux terrains houillers ou autres terrains miniers, ni aux carrières de marbre ou de pierre, ni aux terres sur lesquelles se trouveront des pouvoirs d'eau; elles n'affecteront pas, non plus, les sections 11 et 29 dans chaque township, qui sont des terres d'écoles publiques, ni les sections 3 et 26, qui sont des terres de la compagnie de la baie d'Hud-on.

J. S. DENNIS, Député du Min. de l'In. LIND AY RUSSELL, Arpenteur-général.

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL.

Table of market prices for various goods in Montreal, August 5, 1881. Categories include Farine (flour), Grains, Laiterie (dairy), Volailles (poultry), Légumes (vegetables), Gibiers (game), and Viandes (meats).

\$1,000,000. \$1,000,000 CITE DE MONTREAL Débentures à Coupons ou Actions ENREGISTRÉES A 4 POUR CENT Remboursables dans 40 ans



Afin de pourvoir à la liquidation de la réclamation du gouvernement Provincial, relative à la dette de l'emprunt municipal, et de rencontrer certaines débetures jusqu'à \$350,000, à échoir en Mai 1882 et émisses en rapport avec l'emprunt fait par la Cité en faveur du chemin de fer du St-Laurent et de l'Atlantique, prises mais non payées par la compagnie du chemin de fer du Grand-Tronc.

La Corporation de la Cité de Montreal

demande par les présentes des offres pour les actions susdites jusqu'à concurrence de \$600,000 (montant des besoins actuels) endossées "Soumissions pour Actions," et adressées au soussigné pour être soumises au Comité des Finances.

JEUDI, LE 11 AOUT 1881.

On ne recevra aucune offre au-dessous de 95 pour cent de la valeur réelle, et la répartition se fera dans l'ordre des demandes suivant le taux qui sera offert

La Cité se propose d'émettre des débetures à coupons par parts de \$10, \$500 et \$1,000, et si on le désire, ces parts pourront être converties en actions enregistrées du

Fonds Consolidé de la Cité de MONTREAL

qui est devenu un placement si avantageux pour les

FONDS EN FIDEI-COMMIS.

L'inté est payable semi-annuellement les premiers jours de Mai et de Novembre de chaque année, et il sera pourvu à un

FONDS D'AMORTISSEMENT

Jusqu'à concurrence de UN POUR CENT sur le montant de l'émission pour placements, avec accumulation dans les garanties elles-mêmes soit par des achats au pair ou au dessous du pair ou par des tirages annuels tels que prévus dans les derniers amendements à la charte de la Cité.

Les débetures de débetures à échoir le 1er Mai prochain peuvent de maintenant prendre les arrangements nécessaires pour les convertir en celles que l'on se propose d'émettre.

et emprunt est une des occasions les plus favorables pour le placement sûr et le paiement régulier de l'intérêt sur les épargnes, et nous le recommandons à ceux qui préfèrent une GARANTIE PARFAITE et un taux d'intérêt modéré pour leurs placements et qui ne veulent pas courir le risque de souscrire à des actions portant un taux nominal d'intérêt plus élevé mais quelquefois douteux.

Pour toutes autres informations relatives à cette soumission, s'adresser par demande au soussigné,

JAMES F. D. BLACK, Trésorier de la Cité.

Bureau du Trésorier de la Cité, } Montreal, 11 juillet 1881.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (Bâtiment du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique

NOUVEAU PROCÉDÉ PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montreal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE !

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION. On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTE. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. A Montreal, LAVIOLETTE & NELSON.

Chemin de fer "South Eastern Railway" AND MONTREAL AND BOSTON AIR LINE. La ligne la plus courte et la plus facile pour se rendre aux MONTAGNES BLANCHES, Concord, Manchester, Nashua, Lowell, Worcester, Providence et BOSTON. Et dans toute les villes des Etats de la Nouvelle-Angleterre et dans les Cantons de l'Est.

DEMANDEZ LA POUDRE à PÂTE VICTORIA. La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDWARDS, Analyste. TOUS LES ÉPICIERS Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. RUE NOTRE DAME MONTREAL.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. L'ivre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption. Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves bourgeois par le Conseil d'Agriculture. COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc. PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver. CONDITIONS D'ADMISSION: Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer. Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture. JOS. GAUDET, Ptre, Directeur. J. J. MARSAN, 6or, M. O. A., Professeur et gérant.

COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE - BURLAND (En commandite) CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC. 3, 5, 7, 9 ET 11, RUE BLEURY; MONTREAL

Possédant un personnel choisi et un matériel très considérable et des plus améliorés, cette Compagnie est toujours prête à exécuter toutes commandes qui lui seront confiées, dans le plus court délai et aux meilleures conditions.

Des artistes sont attachés à chaque département

IMPRESSIONS DE TOUT GENRES

Bureaux de publications du Canadian Illustrated, L'Opinion Publique, Scientific Canadian, Patent Office Record, etc. etc.

G. B. BURLAND, GÉRANT.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montreal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (en commandite)

The Purest and Best Medicine ever Made. A combination of Hops, Buchu, Mandrake and Dandelion, with all the best and most curative properties of all other Bitters, makes the greatest Blood Purifier, Liver Regulator, and Life and Health Restoring Agent on earth. No disease can possibly long exist where Hop Bitters are used, so varied and perfect are their operations. They give new life and vigor to the aged and infirm. To all whose employments cause irregularity of the bowels, or urinary organs, or who require an Appetizer, Tonic and mild Stimulant, Hop Bitters are invaluable, without intoxicating. No matter what your feelings or symptoms are what the disease or ailment is Hop Bitters. Don't wait until you are sick but if you only feel bad or miserable, use them at once. It may save your life. It has saved hundreds. \$500 will be paid for a cure if they will not cure or help. Do not suffer or let your friends suffer, but use and urge them to use Hop Bitters. Remember, Hop Bitters is no vile, drugged, drunken nostrum, but the Purest and Best Medicine ever made, the "INVALIDS and WIFE" and no person or family should be without them. P. J. C. is an absolute and irresistible cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. All sold by druggists. Send for Circular. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N.Y. and Toronto, Ont.

COUPELLERIE DE TABLE, DE POCHE, CISEAUX, ETC. AUSSI BOITES DE TOILETTE pour couverts, ainsi que les fournitures de coutchettes en fer chez L. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME. (Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel.) Montreal.

Le et après LUNDI le 27 Juin, les convois du chemin de fer "South Eastern" arriveront à la gare Bonaventure et en partent aux heures suivantes: Départ de Montreal: Train express de jour se rendant à Boston, à 8.30 A.M. Train, service local, pour Knowlton et toutes les stations intermédiaires en deça de la frontière, à 5 h. P.M. Le samedi à 2 heures P.M. au lieu de 5 heures P.M. Convoi de nuit pour Boston avec wagon Pullman, à 6.30 heures P.M. Arrivée à Montreal: Train express de nuit de Boston à 8.25 heures A.M. Convoi de Knowlton et stations intermédiaires, service local, à 9.15 h. A.M. Le lundi à 8.25 h. A.M., au lieu de 9.15 h. A.M. Train express de Boston, service de jour, à 8.45 P.M. Le train express de nuit partant à 6.30 h. P.M. n'arrête qu'au canton de Chambly, West Farham et Cowansville, entre St-Lambert et Sutton Junction, le samedi excepté; ce jour-là, le train arrêtera à toutes stations. Le train express arrivant à 8.40 heures A.M. arrêtera chaque jour à Richelieu, Canton de Chambly et Bassin de Chambly. Des wagons-dortoirs de première classe sont attachés à tous les convois de nuit qui arrivent à la gare Bonaventure. On fait le trajet de Montreal à Boston par n'importe quel convoi, sans changer de wagons. Bagages à destination des principales villes de la Nouvelle-Angleterre, enregistrés. Bagage examiné par les officiers de la douane à la gare Bonaventure, ce qui évite du trouble aux voyageurs à la frontière. Pour l'achat des billets, s'adresser au No. 202, rue St-Jacques, à l'hôtel Windsor et à la gare Bonaventure. BRADLEY BARLOW, Président et Gérant Principal.

AVIS! The Scientific Canadian AND PATENT OFFICE RECORD. Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes. TELLE QUE ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES. THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être: ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIETAIRE ET EDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.